LE RADICALISME DU SACRIFICE

J.-B. AUBRY, DES MISSIONS ETRANGÈRES

MEDITATION

Imprimatur : Cambrai, 4 septembre 1903.
† M. A. SONNOIS. Archevêque de Cambrai.

AVERTISSEMENT

Toute âme appelée à l'apostolat entend la question que JÉSUS faisait à saint Pierre, sur les bords du lac de Galilée : «Mon fils, M'aimes-tu ? As-tu compris quelque chose au mystère de Mes humiliations, de Mes souffrances, de Ma mort ? *Petre, amas me ?*

«Si tu M'aimes, aime les hommes que J'ai rachetés au prix de Mon sang, aime surtout les plus faibles, les plus pauvres, les plus abandonnés : *Pasce agnos meos, pasce oves meas*. Mais, pour les sauver, il n'est pas d'autre procédé que le Mien, la Croix, avec ses amertumes et ses douleurs : *Petre, amas me*».

Les pages qu'on va lire sont la réponse d'un prêtre à l'interrogation de Jésus-Christ, entendue pendant une retraite, au monastère bénédictin de Pierre-qui-Vire, où ce prêtre, torturé alors par une véritable agonie intérieure, était venu chercher le dernier mot de Dieu sur sa destinée.

Elles furent écrites le 28 août 1872 ; en 1882, le prêtre mourait au Kouy-Tchéou (Chine) - comme meurent les apôtres, de fatigue et de misère : il avait tout sacrifié à l'œuvre si dure de l'évangélisation des infidèles, tout, sa jeunesse, les plus belles espérances, sa famille, de chères études commencées, son cœur, sa vie.

La réponse avait donc été absolument sincère, et cette méditation est comme le testament d'une âme qui allait mourir au monde, pour ne plus vivre que de la vie de Jésus. - *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis !*

La mort du P. J.-B. Aubry a mis entre nos mains ses tendres effusions, destinées à demeurer toujours son secret. Malgré notre répugnance à le trahir, nous n'avons fait cependant pour la consolation et l'édification de nos frères dans le sacerdoce.

Daigne Notre-Seigneur Jésus-Christ - le Prince des apôtres - bénir ces humbles pages toutes pleines de lui, et qui traduisent, d'une manière saisissante, ses appels à l'immolation. Il donnera, à ceux qui les liront, la grâce d'y reconnaître l'écho de sa propre voix, d'embrasser la croix, à l'exemple du P. Aubry, et de la porter tous les jours de leur vie. Telle est l'unique condition de la paix pour notre âme, et de fécondité pour nos œuvres : «*In cruce infusio supernæ suavitatis, in cruce robur mentis... in cruce perfectio sanctitatis*» (Imit. Liv II, Ch. XII)

A. Aubry, Prêtre du diocèse de Beauvais.

Dreslincourt, en la fête de Noël, 25 décembre 1889.

LE RADICALISME DU SACRIFICE

1. Je regarde autour de moi, ces gens du monde, ces chrétiens ordinaires, dont je devrais faire partie, si DIEU, en élevant mon cœur à des pensées plus hautes, ne m'avait réservé pour une vocation sainte.

Quel spectacle étonnant et désolant de voir, non seulement les incrédules et les indifférents, mais même les chrétiens, se donner tant de mal pour la terre, et laisser si peu de place dans leur vie aux intérêts éternels !

Je les vois s'agiter, courir, dépenser leurs forces, pour aboutir à quoi ? A des riens, à des niaiseries, à des futilités sans durée ; je les vois faire de ces riens des affaires considérables, traiter ces futilités passagères comme des réalités immortelles.

Chacun d'eux sait, par l'expérience des autres, que ces choses-là ne satisfont pas le cœur, qu'elles n'ont pas de réalité, et que d'ailleurs elles passeront. Et cependant, ils les poursuivent avec l'ardeur du désespoir. Ils savent pourtant qu'elles seraient bonnes surtout et tout au plus pour la jeunesse, et que, fatalement, aux autres ne les atteindront ou ne se résoudront à en jouir que quand la vieillesse viendra les empêcher de travailler, et les aura rendus incapables de profiter des biens de ce monde, ils savent surtout que la mort viendra vite les arracher à tout cela, et commencer pour eux une autre période.

N'importe ! chacun s'y laisse prendre, et, tout en raisonnant sagement, agit follement !

II. Et moi, je suis chrétien ; je suis consacré à DIEU par des vœux éternels ; je porte dans mon coeur une vocation sainte à laquelle j'ai répondu ; je suis prêtre ; j'ai tout quitté par le cœur ; j'ai une foi et une espérance qui me montrent le néant des choses qui passent. Je ne les ai quittées, ces choses, que pour avoir

compris leur inanité ; je la comprends encore, et je la prêche aux autres ; je suis sincère et convaincu en la prêchant.

Et cependant, je me rattache toujours, moi aussi, aux choses de ce monde ; et, tandis que mon âme me les montre comme vaines et creuses, puisque passagères, mon cœur charnel se retourne vers elles pour les pleurer, pour s'y cramponner : mes passions m'entraînent à y chercher un bonheur que je sais n'y être pas. Je plains et je blâme les mondains qui le font ; et, pourtant, je me surprends toujours à le faire moi-même.

Il faut que j'aie le cœur net de cet attrait instinctif et involontaire, et qu'aujourd'hui j'examine à fond la question.

Mon Dieu ! ouvrez-moi les yeux ; désillusionnez mon âme ; éclairez, sous mes regards, les choses de ce monde, et faites-les-moi voir et comprendre sous leur vrai jour et dans leur véritable valeur ; faites-les moi sentir surtout, car je vois el je comprends ; il ne me reste qu'à *sentir*.

III. Métier, fortune, plaisirs, jouissances de la chair et de l'esprit, joies mondaines, honneurs, gloire, science humaine, mariage, famille, affections mortelles : voilà les principaux objets qu'on poursuit dans le monde, et que je suis tenté de rechercher moi-même, ou de regretter.

Or, tout cela est vanité : Premièrement, parce que tout cela passe et finit. Notre cœur a besoin, non seulement de jouir dans le présent, mais d'être assuré de l'avenir ; autrement, il y a un ver rongeur et une inquiétude navrante au fond de sa joie.

Secondement, parce que tout cela est trompeur. Toutes les choses terrestres sont vides, et donnent peu ou rien de ce qu'elles promettent ; toute leur jouissance est dans l'attrait ; en même temps et par le fait même qu'il est satisfait, il est déçu.

Parmi ces choses, j'en ai déjà goûté quelques-unes qui me promettaient beaucoup. Que m'ont-elles donné ? Déception, regret, amertume, douleur, désenchantement, vide surtout, vide éternel du cœur.

Les autres, que je n'ai pas goûtées, et auxquelles j'ai renoncé, me promettent aussi, de la même façon ; je suis tenté d'espérer en elles, ou de les regretter. Mais, de bon compte, que me donneront-elles ? Tous ceux qui les ont goûtées et qui s'en sont abreuvés, ont avoué n'y avoir qu'une jouissance fébrile et factice, et n'en avoir rapporté qu'une inquiétude immense et douloureuse, jamais la paix et la satisfaction de ces quelques instincts, vagues mais profonds, les plus puissants et les plus essentiels du cœur de l'homme, et dont le rassasiement constitue le bonheur. Leçon et consolation pour moi qui me suis condamné à *n'y goûter jamais* !

IV. Tout finira, et bien vite ! Voilà que j'ai trente ans, la moitié de ma vie ! *Tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : prœterit figura hujus mundi* (I. Cor., VII, 29-31). Saint Paul, dans ce passage, énumère les principales choses dont on s'occupe dans le monde, et qui nous y attachent.

En effet, tout cela passera ; le monde n'est même pas une réalité, c'est une figure. Ce n'est donc pas la peine de s'y installer comme dans une demeure définitive, puisque ce n'est qu'une demeure provisoire : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram iniquirimus* (Hebr., XIII, 14). Ce n'est pas la peine de s'y attacher, puisqu'il faudra, quand même, s'en détacher ; bien plus, s'y attacher, c'est se préparer des douleurs pour le jour où il faudra tout laisser.

Tout ce qui n'est pas éternel en durée, infini en jouissance, m'est insuffisant et me désenchante ; les objets de la terre iront de charme que dans nos rêves.

V. Même nos convoitises finiront. Elles finiront au moins à la mort.

Dans cinquante ans, ma chair n'existera même plus ; mes membres que je soigne, et auxquels je tiens tant seront en poussière ou en pourriture. Il restera de moi sur la terre des os et une tête de mort. Est-ce la peine de tant chercher mes aises et mon plaisir ?

Elles finiront, même avant ma mort : la vieillesse me détachera, malgré moi, de tout plaisir, et m'enlèvera même la vivacité du sens, le goût de jouir, et ce charme qui m'attire encore vers le monde. Je vieillirai ! je me refroidirai ! mon cœur se détachera quand même ; il se désenchantera de tout ce qui l'enchante aujourd'hui. Oh ! comme je me trouverai vide et navré, accablé de regrets et d'amertume, si j'ai persisté à m'attacher aux choses du monde !

Un instant avant la mort, je jugerai des choses autrement qu'aujourd'hui ! *Quando illa extrema hora veniet, multum aliter sentire incipies de tota vita tua prœterita, et valde dolebis quia tam negligens et remissus fuisti !* (Imit., lib. I, c. XXIII, n. 3)

Alors, mes convoitises étant passées, que penserai-je de la manière dont je les aurai traitées ? Si je les ai sacrifiées, je n'en serai pas moins riche, même au point de vue naturel, et je serai riche surnaturellement ; si je les ai satisfaites, je serai pauvre surnaturellement, et il ne m'en restera pas plus de mes jouissances, au point de vue naturel, sinon que j'aurai gardé dans le cœur, pour mon simple tourment, des désirs immenses et insatiables, auxquels je n'aurai plus la puissance de fournir leur aliment ; et puis, des gouffres et des océans de regrets. *Insani corde, qui tam profunde in terrenis jacent, ut nihil nisi carnalia sapiant ! Sed miseri*

adhuc in fine graviter sentient quam vile et nihilum erat quod amaverunt. Sancti autem Dei et omnes devote amici Christi non attenderunt quæ carni placuerunt, nec quæ in tempore floruerunt ; sed tota spes eorum et intentio ad æterna bona anhelabat. Ferebatur totum desiderium eorum sursum ad mansura et invisibilia, ne amore visibilium traherentur ad infima (Imitat., lib. I, ch. XXII, n. 4).

Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes, et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. Qui enim hæc dicunt, significant se patriam inquirere. Et si quidem ipsius meminissent de qua exierunt, habebant utique tempus revertendi. Nunc autem meliorem appetunt, id est cœlestem (Hebr., XI. 14).

VI. Tout cela peut s'appliquer à tous les chrétiens. Mais moi, je suis prêtre ; par conséquent, le détachement est pour moi plus complet encore et plus radical que pour les autres.

Pour moi, non seulement le monde passera, mais il est passé, et je ne puis plus me retourner vers lui : *Quid vis vi-dere quod non licet habere ? Mundus transit et concupiscencia ejus* (Imitat, lib. I, c. XX, n. 7).

Et, cependant, je m'y retourne sans cesse ; je cherche, sans me dédire de mon sacrifice, à réparer ma perte, en me rejetant sur mille objets dont la possession m'est interdite, et dont la vue est un danger pour moi.

Tourmenté, dévoré par des passions insensées, mon cœur, malgré moi, n'est occupé souvent qu'à chercher un moyen, une combinaison, un secret, pour accorder, dans ma vie, la jouissance des choses que j'ai quittées avec la fidélité que je dois et que je veux par-dessus tout garder à ma vocation.

Inutile de chercher, c'est impossible ! Le monde est mort pour moi, et moi pour le monde. Je me suis mis au tombeau, je ne dois .plus en sortir. Il est dur de se renoncer ; mais ou il ne fallait pas commencer, ou il faut continuer.

Seigneur, je continue de bon cœur ; Vous le voulez, et moi aussi, je le veux ; il le faut, et je suis à Vous sans retour, sans partage ; et si c'était à refaire, je le referais, de meilleur cœur encore qu'au jour où je Vous ai donné ma vie. Aujourd'hui, Vous m'appelez : me voici ! Je suis à Vous, et je veux aller où Vous m'appelez.

Je sais que Vous m'appelez au radicalisme du sacrifice ! Je ne reculerai pas ; Vous ouvrez, dans mon cœur, un abîme de désirs du sacrifice ; je le sens sous mes pieds, je le vois béant dans mon âme ; il m'épouvante et me ravit tout à la fois ; Vous m'en donnez le vertige ; donnez-moi aussi Votre amour, afin qu'appuyé sur Votre Cœur etI reposé dans Vos bras, je ferme les yeux, et je me jette dans cet abîme, confiant en Vous pour ce qui arrivera de moi !

VII. Ce qu'il y a de meilleur sur la terre, de plus consolant et de plus doux, de plus attachant et de plus difficile à sacrifier, ce sont les affections humaines. Elles aussi ne sont pourtant qu'une illusion.

D'abord, elles sont sans durée, elles passent d'une façon ou de l'autre, et, le plus souvent, en perdant spontanément tout leur charme. Et puis, elles sont ordinairement trompées, et presque jamais payées de retour. Quand même elles le sont, loin de satisfaire les désirs du cœur, elles sont un tourment pour lui ! elles le préoccupent et l'embarrassent, lui ôtent le goût et l'attrait des choses saintes. *Oportet dilectum pro dilecto relinquere, quia Jesus vult solus super omnia amari. Dilectio creaturæ fallax et instabilis. Illum dilige, et amicum tibi retine, qui, omnibus recedentibus, te non relinquet nec patietur in fine perire. Ab omnibus oportet te aliquando separari, sive velis, sive nolis. Pene totum perditum invenies quidquid extra Jesum in hominibus posueris. Omnis carofœnum, et omnis gloria ejus tanquam flos agri cadet* (Imit., l. II, ch., VIII).

Sine amico, non potes bene vivere ; et si Jesus non fuerit tibi præ omnibus amicis, eris nimis tristis et desolatus. Solus Jesus Christus singulariter est amandus, quia solus bonus et fidelis præ omnibus invenitur amicis. Esto purus et liber ab intus sine alicujus creaturæ implicamento : Oportet te esse nudum, et purum cor ad Deum gerere, si vis vacere et videre quam suavis sit Dominus (Imitat., l. II. c. VII).

Aliquem necessarium et dilectum amicum pro amore Dei disce relinquere ; nec graviter feras cum ab amico derelictus fueris, sciens quoniam oportet nos omnes tandem ab invicem separari. Multum et diu oportet hominem in seipso certare, antequam discat seipsum plene superare, et totum affectum suum in Deum trahere (Imitat., l. II, c. IX).

Ah ! qu'ici le sacrifice est plus difficile, mais aussi plus délicat, et plus pur : Intimité avec Dieu, seul ! détachement et solitude, non seulement extérieurs, mais intérieurs ; solitude du cœur, virginité du cœur : voilà ce qu'il me faut surtout ! Si je quille tout et que je garde les affections humaines, je n'ai rien quitté, et mon sacrifice n'est rien, puisque j'ai gardé pour moi le principal, ce à quoi je tiens le plus, la seule chose même à laquelle je tienne profondément.

Ah ! c'est encore à Vous, ô mon DIEU, à Vous, l'ami des âmes virginales, le seul ami des prêtres, c'est encore à Vous que je reviens, lorsqu'épuisé, brisé, fatigué d'avoir inutilement cherché le bonheur loin de Vous, j'ai besoin de trouver un cœur qui me comprenne et me reçoive, une affection qui repose et guérisse le mien.

C'est à Vous que je reviendrai toujours, parce que Vous valez mieux que tout, et que Vous seul êtes l'ami constant, l'ami vrai, complet, sans trahison, sans ingratitude, sans retour d'égoïsme, sans défaillance dans sa tendresse !

VIII. Oui, je veux, tout sacrifier, je veux me détacher de tout, et, comme les apôtres, tout quitter pour Vous, ô mon DIEU ! Et, pour que mon sacrifice soit plus profond et plus grand, je quitterai non seulement en réalité ce qui est à moi, ce que je puis ou ce que j'aurais pu goûter, mais, par le cœur, ce que je n'ai pas, et ce que le monde entier peut offrir à mes désirs. *Quantum dimisit qui pene nihil habuit ? Hac in re affectum debemus potitus pensare quam censum. Multum re-liquit qui sibi nihil retinuit ; multum reliquit qui quantumlibet parum totum deseruit. Certe nos et habita eum amore possidemus, et ea quæ minime habemus, ex desiderio quærimus* (S. Greg. Homil. in Evangel).

Mais, surtout, c'est moi-même que je dois offrir en sacrifice, *nos et omnia nostra* (Imitat., liv. IV, ch IX).

...*Non solum nostra, sed nos. Fortasse laboriosum non est homini relinquere sua ; sed valde laboriosum est relinquere semetipsum. Minus quippe est abnegare quod habet ; valdè autem multum est abnegare quod est* (S. Greg. Homil. XXXII, in Evangel).

Oui, c'est moi-même, ô mon DIEU, qui suis la victime ; c'est moi que je mets à Vos pieds ; moi-même avec tous mes désirs, tous mes penchants, toutes mes tendances, toutes mes ambitions, tous mes projets d'avenir, et tous les rêves que j'ai faits pour ma vie et pour mon âge mûr. Et si Vous exigez même le sacrifice de mes penchants généreux, de mes manières de vouloir le bien, de mes rêves d'enfance et de jeunesse ; si Vous voulez qu'ayant tout quitté, je me condamne encore à une existence vulgaire, à des occupations sans grandeur et sans goût ; que j'occupe, dans Votre Eglise, une position banale et dédaignée, semblable aux métiers que je méprise et dont j'ai horreur, ce sacrifice, je le ferai encore : *Elegi abjectus esse in domo Dei* ?

Je sais que, dans mes désirs les plus généreux, et au fond de mes tendances les plus élevées, je me suis trop attaché à moi-même ; j'ai trop cherché dans ma vocation, et dans le sacrifice sacerdotal, un sujet de rêverie poétique et d'enchantements pour l'imagination. J'ai vécu tout en idéal et dans l'avenir ; mes sacrifices n'ont été qu'en perspective. Je suis un homme à grands projets et à petites réalités ; je fais des rêves d'avenir, et je n'utilise pas le présent pour mettre la main à leur réalisation. Mon cœur s'élance en avant de la vie, avec une impétuosité de désirs et des espérances qui supposent que j'ai devant moi une carrière très longue, où je serai toujours jeune et où tout ira selon mes souhaits.

Si je me laisse aller à mes désirs, dont l'objet réel est toujours futur, si je ne veille pas à utiliser enfin le présent, la vieillesse et la mort me surprendront, comme tant d'autres, les mains vides, avec mes projets irréalisés. Quelle amertume ! quel désenchantement ! quelle triste fin, quelle fin vulgaire à de si beaux désirs !

Je suis au moment de la vie où l'homme produit et réalise ; je ne puis passer ainsi toutes mes fortes années en projets, en provisoire, et en préparation ; autrement, la première moitié de ma vie se sera passée à désirer la deuxième, et la deuxième à regretter la première.

Mettons les choses au mieux ; supposons que je vivrai longtemps, et que tout ira selon mes désirs, quoique le contraire soit probable ; il est encore vrai que tout cela passera, et qu'il faut me détacher même du bien que je ferai. L'avenir, si beau qu'il soit, passera aussi ; laissons-le donc arriver, et faisons chaque jour comme si je devais mourir demain ; le présent est imperceptible, c'est lui qu'il faut saisir.

IX. Il faut aussi que j'apprenne à travailler dans l'insuccès, non seulement sans me laisser abattre, mais avec joie ; et à vivre au milieu d'une société froide et sans foi, sans laisser affadir ma foi ni refroidir mon zèle. L'insuccès n'abat que les âmes vulgaires, qui ont embrassé un métier. *Un métier* : vil, mesquin, vulgaire, égoïste, bas, ignoble !

Moi, mon ambition a été plus noble, car j'ai choisi *une vocation*, sainte et sublime, dans laquelle il n'y a pas d'insuccès possible pour qui est fidèle, et qui se résume en deux mots simples et terribles : pour moi-même, immolation complète et sacrifice radical ; vis-à-vis des autres, dévouement absolu, jusqu'au dernier sang, et consécration entière au salut du prochain.

Pour l'immolation de moi-même, il sera toujours facile d'en trouver le moyen, et le succès est à ma portée. Pour le salut des autres, je puis échouer ; mais, devant DIEU, pour qui s'immole soi-même il n'y a pas d'insuccès. Quand je travaille à établir le règne de DIEU dans les âmes, DIEU, qui accepte mon labeur dans cette noble carrière, peut changer mon programme, et se servir de moi en m'humiliant, en me décevant même dans ce désir, apostolique et saint du reste : il y a une gloire de DIEU qui est procurée par le travail aride et infructueux, par les souffrances et par les larmes des prêtres fidèles et courageux.

Il faut donc que je sois prêt et résigné à échouer dans mon dévouement et dans mon zèle, et que je m'attende à travailler sur une terre ingrate, à cultiver et semer sans récolter, à souffrir, à pleurer, à me tourmenter toute ma vie, sans jamais être consolé par la vue du résultat. C'est la vocation des apôtres, c'est ma vocation : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua* (PS. CXXV, 6). Et ce n'est que dans le ciel, comme eux, que je trouverai ma moisson : *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (Ibid).

Je sèmerai dans les larmes, abreuvé de déceptions et de douleurs ; méprisé, chassé, inapprécié dans mon dévouement ; méconnu ou repoussé dans mes tendresses ; abandonné, oublié de ceux, même à qui j'aurai fait du bien et que j'aurai ramenés à DIEU ; ne faisant rien pour rester dans leur souvenir et pour obtenir leur affection ; toujours dans l'angoisse sans consolation, même sainte, et pure ; échouant partout, souffrant, surtout au-dedans, et trouvant, dans mon imagination, dans mon cœur, matière à des souffrances intérieures, pour compléter celles du dehors, qui ne sont rien ; toujours penché au-dessus de l'abîme du désespoir, pourvu, mon DIEU, que Votre main me soutienne !

Oh ! la parole terrible et ravissante de saint Jérôme : *Dura Evangelistarum conditio* (Lib. I. in Matth., c. x) ! A d'autres l'argent, l'honneur, les fêtes, le plaisir, le confortable, la splendeur, les agréments de ce monde ! A moi les âpretés, les privations, les séparations, les douleurs, les angoisses de la vie apostolique ! Ma vocation est de semer dans les larmes. J'irai donc pleurant et jetant mon grain, pour que DIEU le féconde, mais résigné à le voir demeurer stérile ; ne recueillant jamais moi-même les fruits de ma semence, et n'ayant même pas la consolation de savoir qu'elle doit en porter un jour et que d'autres, après moi, profiteront de mes travaux.

X. DIEU des prêtres, DIEU des apôtres, je me suis donné à Vous, dans la plénitude du sacrifice le plus grand que puisse faire un homme faible et pécheur ; pourquoi donc permettez-Vous que, si souvent, des pensées de regret viennent épouvanter mon âme, la faire hésiter dans cette voie ravissante où Votre main a conduit ma vie et soutient encore mes pas ? Pourquoi Votre grâce et la vertu de mon sacrifice n'empêchent-elles pas, une fois pour toutes, ces images séduisantes du monde, de la famille et des choses quittées, d'arriver jusqu'à mon cœur, de le faire saigner, de lui faire sentir si amèrement sa séparation, sa solitude ? Pourquoi laissez-Vous mon âme bouillonner pour ainsi dire en moi, et me torturer par le souvenir doux et triste de ce que m'aurait offert le monde, et de ce que j'ai repoussé pour Vous ? Pourquoi permettez-Vous que mes yeux se laissent si facilement toucher par les séductions de la terre, pendant que Vous semblez m'abandonner à l'âpreté de mon sacrifice, et me laisser sans compensation et sans rien qui rachète ce que je Vous ai donné ? Pourquoi me laissez-Vous sentir, dans l'abattement et dans les larmes intérieures, combien il est amer au cœur de l'homme de se renoncer, de tout quitter, de ne s'attacher à rien sur la terre, d'embrasser une vie éternellement vouée à la solitude et à l'abandon, de vieillir seul et sans famille, sans affections humaines, pour mourir enfin sans être pleuré, ni sans laisser, dans aucun cœur, un souvenir de tendresse ?

Ah ! Seigneur, je Vous ai donné ma vie, et je ne veux pas me dédire ; je me suis attaché à Vous, parce que j'ai entrevu ce que Vous êtes pour ceux qui Vous aiment à l'exclusion de tout autre amour. La voici donc ouverte devant moi, cette carrière apostolique a laquelle vous m'avez appelé dès l'enfance !

Tout sacrifier pour Vous, quelle destinée douloureuse et ravissante à la fois ! toute ma vie travailler pour Vous, pour Vous seul, les regards, les aspirations de mon âme et les élans de mon cœur dirigés vers Vous seul ! Travailler pour Vous, sans succès qui me console, sans espérance même de succès qui me soutienne, dans la désolation, dans l'abandon, entouré de mépris, abreuvé de douleurs, le cœur toujours brisé ; me dévouer au salut des autres, sans espérance de retour d'affection, avec un cœur qui a faim et soif d'affection : voilà, oui, voilà ma vocation ! Et je prétends bien qu'il n'en est pas de plus belle et de plus enviable.

Ah ! Vous me suffisez bien, Seigneur ! je proteste que Vous me suffisez surabondamment, et que, même dès cette vie, la certitude où je suis de Vous avoir un jour pour ma couronne et mon partage, compense et excède infiniment ce que j'ai quitté ! Oui, je serai à Vous seul ; Vous serez mon unique el immortel amour sur la terre et dans le ciel ; je me condamne de nouveau, et pour toujours, à la solitude, au silence intérieur, au sacrifice inexorable de moi-même, à la virginité de la chair, el surtout à celle du cœur, bien plus délicate et bien plus belle encore. Je laisserai pour les autres les ambitions terrestres, les espérances et les désirs vulgaires, les affections mortelles et Vous seul serez mon partage, le compagnon de ma vie, mon seul ami constant et éternel, à moi qui me suis déshérité du coté du monde pour Vous plaire et pour jeter vers Vous toutes mes affections.

Donnez-moi donc la force de vivre pour Vous seul, d'être intime avec Vous seul, d'aimer Vous seul, el de réserver pour Vous seul tout ce qu'il y a dans mon cœur d'énergie, de tendresse el de puissance d'aimer. Changez, troublez, bouleversez, désenchantez mon cœur : détachez-le de tout, et montrez-vous alors à lui dans votre douce majesté, dans ce touchant attrait de Votre rôle de *Compagnon* de vie des âmes virginales !

Détachez-moi de moi-même, de la vie, de ma jeunesse ; donnez-moi la force de ne pas pleurer sur mes belles années qui s'écoulent, et de Vous désirer sans trembler, pour Vous atteindre au ciel, de traverser la vieillesse et de passer par la mort.

Bientôt je me sentirai vieillir ; mes années poétiques s'en iront l'une après l'autre ; la force et l'enivrement de la vie qui me ravit encore, s'affaibliront bien vite. Tout en moi va vieillir. O mon Dieu ! que je vieillisse dans Votre amour !

Et quand je serai vieux et cassé ; quand j'aurai perdu toute l'ardeur de la jeunesse ; quand la mort aura commencé d'absorber en moi cette sève naturelle qui me travaille, me bouleverse encore, et me rend si an-

tipathique au sacrifice ; quand il n'y aura plus pour moi ni jeunesse, ni illusions, ni poésies, ni rêves, ni projets riants, ni espérances radieuses, ni avenir, ni enchantements, ni élan du cœur, ni capacité d'affection ; quand je serai devenu moi-même incapable d'inspirer aucune affection, et que je n'aurai plus rien de bon à prétendre dans la vie ; quand on ne verra plus en moi qu'un pauvre vieillard usé, tombant et repoussant ; quand, à force de voir mourir autour de moi, je serai devenu comme seul dans la vie, et que ce sera, selon l'ordre des années, mon tour de mourir : alors, ô bon JÉSUS, ami des prêtres, et compensateur de notre sacrifice dans la solitude virginale, alors Votre amour, survivant dans mon cœur à la perte de ma jeunesse et à toutes les choses dont la vie m'aura dépouillé, me tiendra lieu de tout, et rajeunira éternellement mon âme ; je Vous aimerai encore, et mon amour pour Vous sera toujours jeune, toujours profond, toujours plein de charmes ; l'ardeur du sang se sera refroidie, mais celle de l'âme aura été encore exaltée par les longs sacrifices d'une vie consacrée à l'immolation ; je tournerai vers Vous, avec ravissement, le sourire intérieur de mon âme ; mes bras, défaillants et cassés de vieillesse, trouveront encore des élans pour se lever vers Vous, vers la patrie céleste prête à s'ouvrir devant moi ; mon cœur vieilli, épuisé par les angoisses de la vie apostolique, et peut-être enfin désenchanté de la terre, n'aura plus d'ardeur que pour Vous goûter ; mes yeux, affaiblis et prêts à s'éteindre à la lumière créée, auront encore des ravissements inénarrables, en se levant vers le ciel et en pressentant l'aurore de Votre divine lumière ; ma voix cassée par l'âge, sans énergie et sans accent, trouvera encore des cris d'enthousiasme sur Votre indicible beauté, pour Vous appeler de loin, ô Vous qui aurez été sur la terre le témoin de mes sacrifices et la consolation de mes douleurs, pour Vous appeler, comme saint Jean au dernier jour de sa vie : *Veni, veni, Domine Jesu* ! (Apocal., XXII, 20).

Et je Vous entendrai me répondre, de Votre douce voix que je connais si bien, je Vous entendrai me répondre, au fond et dans la partie la plus intime et la plus tendre de mon cœur, comme dans un imperceptible et poétique lointain, ce que Vous répondiez à Votre disciple bien-aimé : Oui, oui, je viens bientôt ; voici que je viens. *Etiam venio cito ; ecce venio velociter* ! (ibid)

A cette parole, envoyée du seuil de la cité sainte où Vous m'attendez, je ne me posséderai plus de joie et de tendresse, et je Vous crierai pour la cent millième fois sur la terre, et pour la première fois dans le ciel : Le Seigneur est la portion de mon héritage et de mon calice. J'ai choisi d'habiter avec Lui dans la sainte abjection de Sa maison plutôt que sous le toit des pécheurs... *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* (Ps. XV, V. - Ps. LXXXII, I).